

# L'Intime épistolaire (1850-1900)



L'Intime épistolaire (1850-1900):  
genre et pratique culturelle

Jelena Jovicic

**CAMBRIDGE  
SCHOLARS**  
P U B L I S H I N G

L'Intime épistolaire (1850-1900): genre et pratique culturelle, by Jelena Jovicic

This book first published 2010

Cambridge Scholars Publishing

12 Back Chapman Street, Newcastle upon Tyne, NE6 2XX, UK

British Library Cataloguing in Publication Data

A catalogue record for this book is available from the British Library

Copyright © 2010 by Jelena Jovicic

All rights for this book reserved. No part of this book may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without the prior permission of the copyright owner.

ISBN (10): 1-4438-1867-4, ISBN (13): 978-1-4438-1867-4

À la mémoire de mes parents



# TABLE DES MATIÈRES

Table des illustrations .....	ix
Remerciements .....	x
Introduction .....	1
Chapitre Un:	
Pour une définition de l'intime épistolaire (1850-1900).....	6
La Modernité, le privé et le public.....	6
Une brève généalogie de la lettre.....	11
Sur l'adresse et la destination .....	14
Quelle lecture pour l'intime épistolaire?.....	16
Les Études épistolaires et le XIX <sup>e</sup> siècle.....	21
Chapitre Deux:	
La Topique épistolaire .....	24
L'Épistolaire:genre littéraire? .....	24
Les Nouvelles de la santé.....	29
Les Nouvelles de l'argent .....	38
Les Nouvelles du loisir.....	47
La Poétique épistolaire du prosaïque .....	53
Chapitre Trois:	
L'Autoreprésentation dans la lettre .....	55
Les Figures épistolaires: entre le réel et la fiction.....	55
Le Touriste et la carte postale .....	59
Le Travesti, ou sur la féminité de la lettre .....	70
L'Artiste et la littérature par lettres.....	81
La Lettre comme "miroir" .....	91
Chapitre Quatre:	
Les Pactes épistolaires .....	92
Le Clauses du pacte épistolaire .....	93
La Lettre-confession .....	96
La Lettre d'amour.....	115
Les Lieux de mémoire: entre archives privées et publication .....	141

Chapitre Cinq:	
La Signature .....	144
Signer une lettre.....	144
La Lettre de consolation .....	153
La Lettre de suicide.....	157
La Vie, la mort ... et la lettre .....	167
Conclusion.....	168
Annexe.....	171
Bibliographie .....	181
Index .....	195

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

- A-1 Lettre de Gustave Flaubert à George Sand (sans date) [*Bibliothèque Nationale de France*]
- A-2a Lettre de Charles Baudelaire à Auguste Poulet-Malassis (le 4 février 1860; première page) [*Bibliothèque littéraire Jacques Doucet*]
- A-2b Lettre de Charles Baudelaire à Auguste Poulet-Malassis (vers le 20 février 1860; dernière page) [*Bibliothèque littéraire Jacques Doucet*]
- A-3 Lettre d'Émile Zola à Edmond et Jules de Goncourt (le 23 janvier 1868) [*Bibliothèque Nationale de France*]
- A-4 Lettre de Stéphane Mallarmé à Méry Laurent (sans date; première page) [*Bibliothèque littéraire Jacques Doucet*]
- A-5 Lettre de Stéphane Mallarmé à Méry Laurent (le 26 juillet 1892) [*Bibliothèque littéraire Jacques Doucet*]

## REMERCIEMENTS

Cet ouvrage n'aurait jamais été réalisé sans l'appui continual de Clive Thomson, qui m'a encouragée à commencer mes recherches sur l'épistolaire. Sa présence intellectuelle ainsi que sa disponibilité ont été d'une aide précieuse dans la rédaction de ma thèse de doctorat, dont s'inspire la présente étude.

Plusieurs autres personnes m'ont aidée, et c'est avec reconnaissance que j'adresse ma gratitude: à Pierre-Jean Dufief, qui a supervisé mes recherches postdoctorales au *Centre d'étude des correspondances et journaux intimes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*; à Anthony Purdy et à David Baguley, pour leurs conseils efficaces dans différentes étapes de cette recherche; à ma famille et à mes amis, dont l'enthousiasme et les encouragements m'ont motivée à accomplir ce projet.

Ma reconnaissance va enfin à l'*Ontario Graduate Scholarship Program*, pour son soutien financier dans la phase initiale de ce projet, et au *Conseil de recherches en sciences humaines du Canada*, pour la bourse postdoctorale qui m'a offert une excellente occasion d'approfondir mes recherches sur l'épistolaire.

# INTRODUCTION

Dans la *Correspondance* de Gustave Flaubert, on trouve parmi les toutes premières lettres celles que le romancier a adressées à son meilleur ami d'enfance, Ernest Chevalier. Flaubert n'a alors que huit ou neuf ans, et déjà il écrit des lettres, même s'il ne maîtrise pas encore bien le français. Il envoie des messages d'amitié, pleins de tendresse, au ton enfantin et à la faiblesse grammaticale assez évidente. Ainsi de cette première lettre (connue) à son ami:

Je suis dévoré d'impatience de voir le meilleur de mes amis celui avec lequel je serait toujours amis nous nous aimerons, ami qui sera toujours dans mon cœur. Oui ami depuis la naissance jusqua la mort. (1829-1830)  
(1:3)

En lisant cette lettre, à la fois touchante et maladroite, le lecteur ne peut que sourire. Du reste, s'il continue à lire la *Correspondance* de Flaubert, il apprendra aussi que l'auteur de *Madame Bovary* ne trahira jamais cette amitié d'enfance. L'*effet d'intime* qu'exaltent les lettres privées, c'est précisément ce qui donne du charme aux correspondances.

De nos jours, où le culte de l'individualité et le plaisir de suivre la vie quotidienne des autres deviennent une partie incontournable de nos médias et de notre réalité en général, il n'est pas étonnant de constater un intérêt accru pour la publication et la lecture de documents privés. Longtemps négligées autant par la critique littéraire que par le lectorat, les correspondances se voient réhabilitées et jouissent actuellement d'une popularité sans précédent. D'une part, les éditeurs multiplient la publication de correspondances afin de satisfaire le besoin des lecteurs désireux de pénétrer dans l'espace intime des lettres. Parallèlement à cette efflorescence du marché éditorial de correspondances, on assiste à une véritable expansion des études épistolaires, situées dans de nombreux centres de recherche.<sup>1</sup> Si la lettre est un genre très à la mode, c'est aussi que cette promotion de l'épistolaire tient à un double intérêt critique, textuel et culturel.

---

<sup>1</sup> En France, par exemple, le *Centre d'étude des correspondances et journaux intimes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles* est rattaché au CNRS. Cette unité regroupe les centres universitaires de Brest, Clermont-Ferrand, Lyon-III et Paris-IV-Sorbonne.

Du point de vue de la “textualité,” il y a déjà une quarantaine d’années que l’optique littéraire s’est déplacée vers *l’envers de la fiction*, favorisant par conséquent l’analyse des genres “périmphériques,” comme l’autobiographie ou le journal intime.<sup>2</sup> Avec l’épistolaire, le même décentrement s’est poursuivi, mais avec un certain retard. En fait, bien que les premières réflexions théoriques sur le genre épistolaire apparaissent déjà dans l’œuvre de certains philosophes tels que Gilles Deleuze et Félix Guattari (1975), Jacques Derrida (1980) et Michel Foucault (1982-1983),<sup>3</sup> il faudra quand même attendre le milieu des années 1980 pour qu’une théorie générale du texte épistolaire commence à se développer.<sup>4</sup> Même aujourd’hui, après des progrès notables sur le plan des analyses textuelles, la poétique épistolaire continue à susciter un grand intérêt.<sup>5</sup>

Par ailleurs, les recherches épistolaires actuelles bénéficient également de l’essor de la critique culturelle qui favorise, de manière générale, l’écriture intimiste. Avec l’expansion de la théorie culturelle (plus connue, dans le monde anglophone, sous l’appellation de *cultural studies*), on assiste au “retour de l’auteur.” Proclamé “mort” par le courant structuraliste des années 1960, l’auteur s’est vu ressuscité grâce, entre autres, aux apports du féminisme et du post-colonialisme. La revendication des droits politiques a nécessité l’inclusion du privé, du personnel et du vécu dans le champ d’investigations culturelles. Quoique la théorie culturelle se préoccupe surtout des écrits intimes des “auteurs marginaux”—comme c’est le cas des auteurs féminins, ou bien des écrivains appartenant aux minorités ethniques—, il n’en reste pas moins que cette critique intimiste a réussi à contribuer, par un effet de répercussion, à la popularité du genre épistolaire en général. Les correspondances privées, qu’elles soient celles des auteurs canoniques ou marginaux, suscitent désormais différentes lectures et interprétations culturelles. Cet impact culturel du genre

<sup>2</sup> On pense notamment aux travaux de Philippe Lejeune sur l’autobiographie et le journal intime.

<sup>3</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka: pour une littérature mineure*; Jacques Derrida, *La Carte postale*; Michel Foucault, “Les Techniques de soi” et “L’Écriture de soi.”

<sup>4</sup> Le colloque international qui a lieu à Nantes en octobre 1982, et dont les Actes ont été publiés sous le titre: *Les Correspondances: problématique et économie d’un “genre littéraire,”* est habituellement considéré comme le point fondateur de la critique épistolaire.

<sup>5</sup> Voir Benoît Melançon, *Diderot épistolier: contribution à une poétique de la lettre familiale au XVIII<sup>e</sup> siècle*; Vincent Kaufmann, *L’Équivoque épistolaire*; Brigitte Diaz, *L’Épistolaire, ou la pensée nomade et Stendhal en sa correspondance*. Une bibliographie détaillée sur la critique épistolaire paraît annuellement dans la *Revue de l’AIRE*.

épistolaire est, du reste, bien fondé. Algirdas Julien Greimas, par exemple, a déjà remarqué que la lettre est un “objet sémiotique composite” qui fonctionne comme “un phénomène culturel” (1988, 5). C'est aussi dire que le genre épistolaire fait ressortir la micropolitique de rapports de force, et comme tel, il devient le *locus* privilégié d'analyses culturelles et idéologiques dans le cadre d'une existence intime et quotidienne.

Le présent ouvrage, *L'Intime épistolaire (1850-1900): genre et pratique culturelle*, traduit l'intérêt que porte la recherche actuelle au genre épistolaire. Prenant, comme corpus, les lettres de quelques auteurs épistoliers de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle—tels Zola, Baudelaire, Maupassant, Flaubert, Daudet, Edmond de Goncourt, Bashkirtseff et Eberhard—, cette étude se donne deux objectifs. D'abord, il s'agit de développer une épistémologie du concept de l'intimité d'après le contexte culturel au XIX<sup>e</sup> siècle. Ensuite, il est question d'analyser certaines caractéristiques formelles de la lettre familière de l'époque, à l'aide d'une méthodologie fondée sur l'analyse discursive. Cette exploration textuelle s'ouvre par conséquent à une série de questions: la lettre constitue-t-elle un genre? Est-elle d'ordre littéraire? Faut-il la considérer comme une écriture documentaire, ou bien fictionnelle? En distribuant la recherche sur deux axes—textuel et culturel—, cet ouvrage considère la lettre à la fois comme *un genre textuel* et comme *une pratique culturelle*, ce qui constitue d'ailleurs son apport principal. Ces deux notions clé exigent certainement quelques précisions.

La notion de “genre,” aussi bien que ses termes opératoires, “écriture épistolaire” et “poétique épistolaire,” indiquent un désir de contribuer à la théorie du texte épistolaire en proposant une méthode de lecture applicable à la lettre de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Sur ce point, il faut rappeler le statut problématique du “genre épistolaire.” Par exemple, Derrida considère l'épistolaire comme un genre qui n'en est pas un: “Le mélange, c'est la lettre, l'épître, qui n'est pas un genre mais tous les genres, la littérature même” (1980, 54); Vincent Kaufmann, quant à lui, remarque qu’“une sémiologie ou une grammaire de la lettre (comme on a pu parler d'une grammaire du récit) seraient sans doute dérisoires”; et si une telle sémiologie n'est pas possible, c'est que “[l]a lettre est un objet trop mouvant, trop polymorphe pour qu'on puisse en envisager une description systématique” (1986, 388). Vu cette hétérogénéité qu'on a attribuée au genre épistolaire, il ne s'agira certainement pas de proposer une approche normative et taxinomique manquant forcément de critères exhaustifs qui rendraient compte de la diversité de textes épistolaires, mais plutôt de suggérer une méthode flexible, cherchant à cerner, dans la multiplication des situations épistolaires, un certain nombre de constantes

discursives. Car s'il est nécessaire de prendre en considération la diversité du genre épistolaire, il ne faut pas non plus oublier que la lettre, en tant que pratique textuelle, doit toutefois satisfaire une série de conditions minimales d'ordre pragmatique. L'analyse textuelle de quatre éléments génériques—la “topique” de la lettre (nouvelles de la santé, de l'argent et du loisir), les “figures épistolaires,” le “pacte” noué entre correspondants et la “signature”—servira justement à distinguer la lettre des autres formes intimes.

En outre, l'écriture épistolaire doit être considérée comme un geste culturel, parce que la lettre suppose une “technologie de soi,” au sens foucaldien du terme. Selon Foucault, l'écriture intime—qui comprend différents genres tels que notes personnelles, journaux intimes ou correspondances privées—constitue une “technique de soi” dans le sens où elle provoque une subjectivation, c'est-à-dire une redéfinition de soi en tant que sujet: “Le soi est quelque chose sur lequel il y a matière à écrire, un thème ou un objet (sujet) de l'activité de l'écriture” (1982, 4:793). Ainsi conçue, l'écriture intime est un mode d'action qu'un individu exerce sur lui-même dans le but d'esthétiser son existence personnelle: “[I]l n'y a qu'un seul débouché pratique à cette idée du soi qui n'est pas donné d'avance: nous devons faire de nous-mêmes une œuvre d'art” (1983b, 4:392). En reprenant le concept foucaldien de la technologie de soi, il est possible d'interpréter l'intime épistolaire à travers quatre pratiques distinctes: “connaissance de soi,” “identification,” “choix éthique,” “pouvoir sur la vie.” La culture de soi, assez évidente dans les correspondances du XIX<sup>e</sup> siècle, rapproche évidemment la lettre de l'autobiographie et du journal intime.

Configuré autour des notions de “genre” et de “pratique culturelle,” cet ouvrage se présentera, dans sa disposition même, conformément à la démarche poético-critique. Il convient maintenant de préciser ses étapes. Le premier chapitre sert à contextualiser les notions de privé et de public, afin d'indiquer le statut historique de la lettre. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la lettre devient le lieu privilégié de l'intimité grâce à la nouvelle conception de l'individu et à la privatisation de l'acte épistolaire.

À partir du deuxième chapitre, l'étude s'énonce comme une poétique critique, entrelaçant l'analyse formelle à l'analyse culturelle. Le réseau thématique qui sous-tend l'écriture de chaque lettre se déploie à travers des nouvelles portant sur la vie quotidienne (santé, loisir, argent). D'un côté, la topique épistolaire jouit d'un statut textuel dont il convient de dégager la structure formelle. D'un autre côté, ces bulletins de santé et de situation financière permettent à l'épistolier d'acquérir une connaissance de soi d'après les modèles culturels de l'époque.

Le troisième chapitre étudie les problèmes de l'autoreprésentation et de l'identification. La lettre est un genre “narcissique,” où le discours personnel entraîne toujours des effets de théâtralisation. Dans l'acte de l'autoreprésentation, le *je* épistolier tend à se fictionnaliser en se transformant en “figure” attachée à un rôle précis. Les “figures épistolaires” correspondent aux stéréotypes culturels et permettent l'identification, qui est une technologie de soi. À travers les figures du touriste, du travesti et de l'artiste s'esquisse respectivement les poétiques de la carte postale, du travestissement épistolaire et de la lettre institutionnelle.

Le quatrième chapitre aborde la notion du pacte épistolaire, et par conséquent, les poétiques de la lettre d'amour et de la lettre-confession serviront à souligner la subtilité du fonctionnement des contrats épistolaires. Grâce au pacte épistolaire, la lettre apparaît comme une pratique de soi: l'épistolier pose un regard rétrospectif sur lui-même, et établit de cette façon une relation entre mémoire, vérité et soi.

Le cinquième chapitre porte sur la signature épistolaire, qui se révèle plus qu'une convention banale à la fin d'une lettre. Seuil et lieu transitoire, la signature devient un point où se tissent des liens entre le signataire et le texte épistolaire, entre la vie et la mort. Toute lettre se fait sur un fond d'événement, offrant un pouvoir sur la vie et la mort, et permettant à l'épistolier de contrôler son existence. La lettre de consolation et la lettre de suicide sont, à cet égard, particulièrement exemplaires.

Déplaçant sans cesse les catégories du textuel et du culturel, de l'historique et du théorique, du privé et du public, cette étude a comme objectif principal d'offrir une nouvelle interprétation de l'intime épistolaire, applicable tout au moins à la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais derrière cet objectif s'esquisse un autre enjeu, d'ordre plus général: celui d'illustrer comment la lettre moderne médiatise et défie les investigations extra-littéraires, et comment les pratiques culturelles se lisent dans les textes épistolaires. Les chercheurs en littérature et en études culturelles pourront y trouver un intérêt critique. Les amateurs de l'écriture intime, pour leur part, découvriront un *plaisir de texte* dans des lettres présentées. À partir des messages en apparence anodins traitant de l'argent ou du loisir jusqu'aux lettres d'amour ou de suicide, c'est un ensemble très varié de situations épistolaires qui s'y donne à lire, exprimées dans une écriture séduisante, souple et fine.

# CHAPITRE UN

## POUR UNE DÉFINITION DE L'INTIME ÉPISTOLAIRE (1850-1900)

L'intimité est l'un des concepts les plus communs et les plus ambigus à la fois: d'après l'étymologie du mot, le superlatif latin *intimus* désigne ce qui est le plus profond à l'être humain, mais la notion de l'intime est toute relative et dépend essentiellement du contexte temporel et spatial.

Dans la culture occidentale, l'invention d'une existence personnelle, centrée sur la conscience de soi, ne s'est réalisée que très graduellement. En fait, l'Histoire illustre le lent progrès de la constitution de l'individu, et par là même de l'intimité, nous rappelant des épisodes décisifs comme la Réforme, et surtout, la Révolution française de 1789. Celle-ci, après avoir détruit les restes d'un ordre féodal et proclamé la *Déclaration des droits de l'Homme*, a radicalement brouillé la sphère publique en semant des incertitudes sur l'identité des citoyens. Après la Révolution, on ignorait parfois les origines des personnes qui venaient occuper les devants de la scène nationale; on ne savait pas toujours qui était qui dans de nombreux changements sociaux instaurés par la démocratisation.<sup>1</sup> C'est grâce à un tel ébranlement du privé et du public que se sont créées, précisément, les conditions nécessaires pour la naissance du sujet moderne. L'avènement de la modernité politique n'a pas manqué de provoquer, à son tour, de profondes transformations concernant le statut de l'intimité au cours du "long siècle" qui s'est ouvert après la Révolution.

### La Modernité, le privé et le public

Recouplant, d'une part, les réflexions proposées par les théoriciens du social (Habermas, Luhmann, Sennett, Foucault, Lipovetsky), et de l'autre, les informations documentaires données par les historiens (Perrot et Corbin), j'essaierai de développer le concept de l'intimité au XIX<sup>e</sup> siècle

---

<sup>1</sup> Sur les contextes idéologique, politique et historique du mouvement intimiste, voir Pierre-Jean Dufief, *Les Écritures de l'intime de 1800 à 1914*, 3-22.

en utilisant à la fois le savoir théorique et historique. En ce sens, les travaux de ces théoriciens et historiens serviront de cadre épistémologique suffisant pour définir le statut de l'intimité par le truchement des catégories du privé et du public.<sup>2</sup> Par souci de clarté, je présenterai une brève synthèse de leurs analyses complexes portant sur l'évolution du rapport privé/public—rapport que chacun d'entre eux trouve problématique et ambigu.<sup>3</sup>

Selon Jürgen Habermas, le XIX<sup>e</sup> siècle marque un déplacement important: alors que tout le XVIII<sup>e</sup> siècle supposait une séparation entre le privé et le public, la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle voit apparaître leur “interpénétration progressive,” grâce à laquelle s’efface toute distinction nette entre les deux sphères (149-59, 184). Cette interpénétration du privé et du public, qui s'est faite grâce au développement de la presse et de la culture de consommation, manifeste une *étatisation de la société*, ou pour mieux dire, une intrusion de l'État dans la vie privée des individus. Dans l'optique de Habermas, la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> ouvre la porte à une culture de masse qui se déploie principalement par des moyens de pression et de persuasion.

Comme Habermas, Richard Sennett note “une confusion du privé et du public” au XIX<sup>e</sup> siècle (199). Mais, tandis que Habermas se sert d'une analyse sociopolitique pour illustrer cette constatation, Sennett adopte une approche bien différente, celle de la sociologie urbaine. D'après Sennett, le XIX<sup>e</sup> siècle, à la différence des siècles précédents, constitue une époque où “la personnalité envahit l'espace public” (123) et où l'individu—with ses désirs, ses sentiments et ses goûts particuliers—devient une idée sociale prédominante (107, 275). Le processus de personnalisation, qui signifie l'accroissement de la sphère privée au XIX<sup>e</sup> siècle, entraîne également une transformation “intimiste” de la sphère publique. On assiste au passage de sociétés disciplinaires à des sociétés dirigées “de l'intérieur” grâce à la manipulation des désirs personnels (14, 273-75).

En s'inspirant partiellement du travail de Sennett, Gilles Lipovetsky souligne également la prédominance de la sphère privée à l'époque de la modernité:

[L]a culture moderniste est par excellence une culture de la personnalité. Elle a pour centre le ‘moi.’ Le culte de la singularité commence avec

---

<sup>2</sup> Les strates sémantiques des termes “public” et “privé” varient selon les époques. Il est possible d'établir, pour le XIX<sup>e</sup> siècle, la distinction suivante: “public”—institutions d'État, opinion publique (*doxa*); “privé”—pratiques personnelles d'un individu.

<sup>3</sup> La modernité (en France) est le plus souvent définie comme période qui commence après la Révolution de 1789, grâce à l'établissement de la démocratie.

Rousseau et se prolonge avec le romantisme et son culte de la passion. Mais à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le processus prend une dimension agonistique, les normes de la vie bourgeoise font l'objet d'attaques de plus en plus virulentes de la part d'une bohème en révolte. (119)

En d'autres termes, la société du XIX<sup>e</sup> siècle qui tend, par la démocratisation, à donner à chacun les mêmes facilités de vie, fait émerger à la fois une protestation contre l'uniformité et une revendication de l'identité personnelle. Le processus de l'individuation, qui envahit le XIX<sup>e</sup> siècle, annonce une nouvelle phase dans l'Histoire de l'individualisme occidentale, à savoir *l'occidentalisme*.

Quant à Niklas Luhmann, il affirme que la société moderne se signale par un accroissement de relations interpersonnelles plus intenses. Le processus de la personnalisation, qui signifie l'ouverture de la sphère privée, commence vers 1800, avec l'apparition d'une nouvelle conception de la subjectivité. À la différence de l'individu des siècles précédents qui se définissait par des principes extérieurs ou transcendants, à savoir par l'inscription dans un ordre social, ou dans l'ordre de la Nature, l'individu du XIX<sup>e</sup> siècle cherche à se définir à partir de sa propre identité immanente, par sa singularité par rapport aux autres, tout en négligeant la reconnaissance symbolique de ses pairs (225).<sup>4</sup> La nouvelle conception de l'individu, qui date des alentours de 1800, pourrait être considérée comme la naissance du sujet moderne, au sens épistémologique et politique du terme.<sup>5</sup>

Michel Foucault, pour sa part, remarque que la médecine, la pédagogie et l'économie développent, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, des dispositifs pour contrôler la sexualité de l'individu (1976, 152-173). En analysant la

<sup>4</sup> Luhmann écrit: “[C]ette nouvelle conception, cette définition de l'individu par une *constitution d'un monde unique en son genre*, rend caduque la conception de l'individu comme *nature* qui a valu jusqu'à 1800 environ” (225). Depuis ce temps, nous avons chacun notre “moi” particulier. Michel Condé, pour sa part, explique que la liberté et l'égalité des citoyens, qu'on trouve dans la société française après 1789, ont politiquement préparé le terrain pour cette nouvelle conception de l'individu: “S'affirmer singulier, c'est-à-dire différent des autres hommes, suppose que ces hommes soient semblables entre eux, ce que précisément ils n'étaient pas pour l'Ancien Régime” (6).

<sup>5</sup> Sur le processus de la personnalisation, voir aussi Alain Girard, “Un sentiment nouveau de la personne” dans *Le Journal intime*, 17-22 et “Évolution sociale et naissance de l'intime” dans *Intime, Intimité, Intimisme*, 47-55; Michel Condé, “De l'homme éclairé à l'individualité romantique” dans *La Genèse sociale de l'individualisme romantique*, 5-16; Philippe Lejeune, “Histoire” dans *L'Autobiographie en France*, 42-72.

fonction des discours engendrés par les institutions sociales, Foucault dénonce la politique de pouvoirs disciplinaires. Dans le but de guider des individus vers une performance optimale relative à une norme, les disciplines n'emploient pas des méthodes de coercition au sens propre du terme. Il s'agit plutôt de placer l'individu dans un milieu qui évalue, corrige, ou encourage certaines attitudes intimes. Si le pouvoir disciplinaire tend à construire et à naturaliser la vie privée de l'individu, c'est que la modernité met l'accent sur la productivité, et exige que les corps humains soient dociles pour augmenter le degré de leur utilité.

Michelle Perrot et Alain Corbin arrivent, tous les deux, à pareille conclusion. D'un point de vue historique et documentaire, ils font le point sur l'importance de la sphère privée au XIX<sup>e</sup> siècle, et surtout, sur l'acquisition lente des droits de l'homme qui accompagnent l'acte de "privatisation." Quelques repères historiques méritent d'être notés: en France, le domicile est déclaré inviolable en 1792, les perquisitions nocturnes sont interdites en 1795; le suffrage universel, exclusivement masculin, est définitivement établi en 1848, tandis que le droit au secret de la correspondance, qui a désormais pour but d'empêcher les autorités de contrôler le courrier dans les bureaux de poste, est établi en 1889. Le XIX<sup>e</sup> siècle est une période qui se distingue par un fort accroissement de la population; les Goncourt prononcent déjà, à la fin de leur roman *Germinie Lacerteux* (1865), une violente diatribe contre la fosse commune, et lancent un appel en faveur de la tombe individuelle pour les plus pauvres. D'une manière générale, toute l'époque manifeste les efforts pour l'émancipation de l'individu par rapport aux contraintes du groupe et de l'État en général. D'ailleurs, comme Michelle Perrot l'a remarqué dans l'*Histoire de la vie privée*: "[I]l faut bien du temps pour que l'individu juridique abstrait devienne une réalité. C'est toute notre histoire: celle du XIX<sup>e</sup> siècle" (1987, 10).

Au-delà de la disparité de ces positions, en apparence étrangères les unes aux autres—des marxistes comme Habermas ou Sennett, du postmoderniste comme Lipovetsky, du (post)structuraliste comme Foucault, du sociologue des communications comme Luhmann, des historiens culturels comme Perrot ou Corbin—il est possible de remarquer une convergence importante entre elles. Ce point commun réside dans l'ambiguité du rapport privé/public au XIX<sup>e</sup> siècle. D'un côté, on assiste à un élargissement remarquable de la sphère privée par l'intermédiaire du *processus de la personnalisation* (Sennett, Lipovetsky, Luhmann), grâce auquel "le sentiment de l'identité individuelle s'accentue et se diffuse lentement au long du XIX<sup>e</sup> siècle" (Corbin 419).<sup>6</sup> Le processus de la

<sup>6</sup> Tandis que Lipovetsky considère que le processus de personnalisation commence

personnalisation permettra au sujet moderne de prendre conscience de soi, et de s'attacher à construire sa subjectivité non seulement dans l'espace matériel de la maison, mais aussi dans l'espace intellectuel des écritures intimes.<sup>7</sup> De l'autre côté, on est témoin d'une lente démocratisation du domaine public grâce à la revendication des droits concernant la vie privée (Perrot, Corbin).<sup>8</sup> Parallèlement aux processus de personnalisation et de démocratisation, la “volonté de savoir,” qui est à l’œuvre dans ce siècle curieux de voir et d’entendre par le “trou de la serrure,” multiplie les enquêtes sur les individus et engendre des discours sociaux (publicitaire, médical, juridique) pour gérer les comportements avec plus de subtilité (Habermas, Foucault).<sup>9</sup> Sous l’angle du rapport privé/public, le XIX<sup>e</sup> siècle montre donc, toute l’ambiguïté d’une modernité où le souci de soi et les dispositifs de contrôle avancent d’un même pas.

avec Rousseau, Luhmann et Sennet, par contre, le placent au début du XIX<sup>e</sup> siècle. En tout cas, il faut souligner que cette nouvelle conception, qui apparaît évidemment à la charnière des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, est née à l’encontre de deux courants dominants des Lumières: d’un côté, l’exaltation du sentiment et la vogue des confessions dans le sillage de Rousseau, et de l’autre, l’ambition des idéologues de fonder la science de l’homme sur l’observation, à la suite de Locke, d’Helvétius et de Condillac.

<sup>7</sup> Le XIX<sup>e</sup> siècle, grand siècle de l’intimité, déployera des écritures de soi à travers des esthétiques intimistes du romantisme, de la poésie personnelle et du roman psychologique (voir à ce sujet Daniel Madélanat, *Intimisme*). Ajoutons que l’intimité du XIX<sup>e</sup> siècle trouvera plus particulièrement son expression dans la “littérature intime” (autobiographie, journal intime, correspondance privée) qui, malgré son statut illégitime au sein de l’institution littéraire de l’époque, voit son épanouissement non seulement du point de vue de la production, mais aussi de la réception. Voir Jean Rousset, *Le Lecteur intime. De Balzac au journal* et Pierre-Jean Dufief, *Les Écritures de l’intime de 1800 à 1914*.

<sup>8</sup> “La vie privée doit être murée. Il n’est pas permis de chercher et de faire connaître ce qui se passe dans la maison d’un particulier,” note Littré dans son *Dictionnaire* (1863-1872). L’individu du XIX<sup>e</sup> siècle demande un espace à soi: “Dormir seul, lire tranquillement son livre ou son journal, s’habiller comme on l’entend, aller et venir à sa guise, consommer à son gré, fréquenter et aimer qui l’on veut. . . expriment les aspirations d’un droit au bonheur qui suppose le choix de son destin. La démocratie le légitime,” écrit Michelle Perrot (1987, 4:416).

<sup>9</sup> Malgré l’incompatibilité des positions épistémologiques entre Habermas et Foucault, les deux théoriciens sont pourtant d’accord en ce qui concerne “l’interventionnisme de l’État” dans le domaine du privé au XIX<sup>e</sup> siècle. Selon Habermas, ce sont la presse et la culture de consommation qui modèlent l’opinion publique et par là même, l’opinion des individus privés; selon Foucault, c’est surtout le discours médical qui façonne le privé (*Histoire de la sexualité*). Sur le débat entre Habermas et Foucault, voir Michael Kelly, *Critique and Power. Recasting the Foucault/Habermas Debate*.

Le XIX<sup>e</sup> siècle esquisse ainsi “un âge d’or du privé” (Perrot 1987, 10) et, par là même, “l’apogée de l’intimité” (Madelénat 48). Pourtant, il serait erroné de faire coïncider le privé avec l’intime, car, comme le remarque Manon Brunet, “le territoire de l’intime ne couvre pas entièrement celui du privé, ni ne se réduit à celui du *je*” (10). C’est que l’intime, malgré l’étymologie du mot, ne peut nullement se restreindre à un ensemble de pratiques obéissant à la seule autorité de l’individu, échappant au contrôle social et marquant sa séparation d’avec la sphère publique. L’intime n’est pas une réalité strictement personnelle puisque “*l’autre* et plus globalement la société y sont toujours présents” soit “concrètement (les risques de voir son intimité violée par autrui, d’être découvert ou dénoncé),” soit “symboliquement (l’autocontrôle et l’autocensure imposées par les normes sociales)” (Hurtubise 149). Les éléments sociaux de l’intime sont exprimés au XIX<sup>e</sup> siècle, période où la recherche de l’identité personnelle est suivie par des dispositifs plus ou moins invisibles de surveillance. Dans ce sens, quoique trop élémentaire pour une définition rigoureuse, mais suffisamment opératoire pour la formulation d’une hypothèse, l’observation d’Hélène Védrine présente un bon point de départ pour la réflexion sur cette question: “Entre domaine public et domaine privé, l’intime est une sorte de zone frontière qui absorbe les distorsions et les conflits possibles” (166).

Tout en acceptant cette hypothèse sur la dialectique de l’intime, je tenterai de la préciser. L’intime est ce qui ne se montre pas socialement, et qui n’existe qu’à travers des modes de représentations personnelles. Les représentations personnelles doivent pourtant tenir compte des représentations collectives, puisque ces dernières posent souvent des limites à l’intime en construisant sa forme. Or, c’est à l’entrecroisement de deux types de représentations (personnelle/collective) que l’intime médiatisé des tensions et contradictions du privé et du public.

Dans cette étude sur l’intime épistolaire de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l’intérêt ne sera donc pas pour l’intime “en soi,” mais pour l’intime par le biais d’une dialectique du privé et du public.

## Une brève généalogie de la lettre

Présenter une évolution détaillée de la lettre constituerait une vaste entreprise, de sorte que les historiens de la communication épistolaire préfèrent limiter leurs études à des périodes spécifiques. À défaut d’une étude exhaustive sur l’Histoire globale de la lettre, il est pourtant possible de créer une perspective mosaïque qui relie les moments cruciaux du

développement historique de l'épistolaire.<sup>10</sup> Un aperçu très succinct qui se bornera à souligner, de manière très schématique, les étapes principales de l'évolution épistolaire pourra certainement servir de repère.

Aussi fascinant que cela puisse paraître, les origines de la lettre coïncident avec celles de l'écriture même: les premiers messages sur tablettes, retrouvés en Mésopotamie, datent effectivement de 1800 av. J.C. Le terme “lettre familière” remonte pourtant à Cicéron qui, dans sa correspondance *Epistolae ad familiares*, distinguait déjà deux types de lettres, l'un *severum et grave*, et l'autre *familiare et jocosum*. Chez cet écrivain antique, l'appellation *ad familiares* renvoie aux destinataires qui appartiennent à la *familia* et dont le cercle s'étend au-delà des liens du sang et des amis proches.<sup>11</sup> D'une manière générale, l'épistolaire à l'Antiquité fonctionnait comme une “écriture de soi,” ainsi que le montrent les analyses foucaldiennes des correspondances de Sénèque, de Pline ou de Socrate. Le Moyen Âge fait une coupure d'avec cet emploi intime de l'épistolaire, adaptant la lettre à un usage religieux et monastique. Sous la règle de l'Église médiévale, les moines pratiquent la forme d'une correspondance sacrée, canonisée par la liturgie chrétienne (Boureau 127-30). Pendant la Renaissance, on voit s'établir, par contre, un usage humaniste de la lettre, qui ajoute la dimension érudite aux correspondances (Duchêne 1998, 27). À la lettre renaissante, éloquente et savante, succède la lettre galante et mondaine du XVII<sup>e</sup> siècle, qui s'ordonne selon la rhétorique codée des salons. Fonctionnant comme une “conversation par écrit,” la lettre galante du Grand siècle applique les règles de politesse et d'élégance sociable qui proscrivent le “moi haïssable” et cherchent à persuader le destinataire qu'il est le centre de l'univers épistolaire. Au siècle des Lumières, la lettre galante perdure, mais le XVIII<sup>e</sup> siècle introduit également deux autres formes épistolaires: on assiste, d'une part, à l'essor de la lettre philosophique, et de l'autre, à la réaffirmation de la lettre intime. Car soumise, depuis le Moyen Âge, au strict respect des modèles canoniques, la lettre commence, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, “de passer d'une perspective purement rhétorique à un esprit ‘poétique’ et ainsi de se faire le lieu d'expression du moi” (Haroche 1992, 342). Pourtant, ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle que la lettre sera définitivement

<sup>10</sup> Sur l'Histoire de la lettre, voir surtout Geneviève Haroche, *L'Épistolaire*, 8-18; Brigitte Diaz, *L'Épistolaire, ou la pensée nomade*, 5-48; Benoît Melançon, *Diderot épistolier*, 49-53; Marie-Claire Grassi, *Lire l'épistolaire*, 18-20; Roger Chartier, *La Correspondance. Les Usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*. Le Musée de la Poste (à Paris) offre une exposition détaillée sur le développement du système postal de ses origines jusqu'à nos jours.

<sup>11</sup> Voir Geneviève Haroche, “Familier comme une épître de Cicéron.”

réputée lieu de l'intimité,<sup>12</sup> grâce à la nouvelle conception de l'individu et à la privatisation de l'acte épistolaire.<sup>13</sup> José-Luis Diaz note à quel point le romantisme du début du siècle a produit un impact sur l'évolution épistolaire:

Désormais, le sujet romantique en rupture de ban va idéalement refuser tout discours adressé, toute communication. Tourné vers soi-même, plus question pour lui de converser, de dialoguer, de faire du langage un instrument de socialité. . . Si la lettre veut survivre, il faudra donc . . . qu'elle se fasse soliloque d'âmes séparées, feuillets écrits à même le drame intérieur, éternellement sans réponse: ainsi des exemplaires lettres "monodiques" d'*Oberman* (1804). . . (1998, 156-57)

Pour sa part, Jean Rousset remarque aussi un changement radical que subit le roman épistolaire au début du XIX<sup>e</sup> siècle:

On lit alors des séries ininterrompues de lettres d'un héros unique et solitaire à un ami qui n'est qu'un fantôme, ou une simple boîte aux lettres. . . Le roman par lettres n'est plus qu'un journal camouflé, la forme épistolaire ne garde plus que les apparences. (1986, 70)

Cependant, l'accent mis sur la fonction expressive de la lettre n'effacera pas tout à fait la fonction phatique du genre épistolaire du XIX<sup>e</sup> siècle. À cet égard, José-Luis Diaz note encore:

En fait, le XIX<sup>e</sup> siècle ne va que peu être fidèle à cette image ultraromantique de la lettre, et moins encore tenter de l'appliquer. Certes, la lettre va y être pensée comme monument autobiographique, et englobée à ce titre dans les autres modes d'écriture du moi, journaux intimes et mémoires. Du destinataire, qui était le foyer essentiel de la lettre "classique," l'accent va se déplacer vers le destinataire. . . Mais s'il est juste de constater une telle évolution, on ne doit pas se cacher que le siècle est resté fidèle à une tradition plus ancienne. Promue forme personnelle d'expression—et même d'"invention du moi,"—la lettre reste pourtant une pratique de civilité, qui doit obéir à des préceptes fixés dès l'âge classique.

---

<sup>12</sup> Benoît Melançon remarque bien la différence entre la lettre familiale moderne (celle du XIX<sup>e</sup> siècle) et la lettre familiale de l'époque classique: "Si riches soient-elles, on aura garde d'étendre les interprétations de *L'Équivoque épistolaire* à n'importe quelle correspondance. Le rapport à la lettre des auteurs qu'il [Vincent Kaufmann] étudie est en effet toujours déterminé par leur statut de modernes: on ne peut lire M<sup>me</sup> de Sévigné ou Diderot de la même façon... [L']intimité—et les genres littéraires qu'on lui associe—n'a pas de même statut au XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle qu'à l'époque moderne" (1996, 42-43).

<sup>13</sup> La correspondance au XIX<sup>e</sup> siècle se privatise au point qu'elle apparaît comme un droit personnel et intime.

*Ce qui fait qu'au siècle romantique la lettre va avoir une nature historique ambivalente: moderne en tant que forme facilement accessible d'expression du moi, mais archaïque parce qu'engoncée dans les préceptes d'une socialité ancienne.* (1998, 157-58; je souligne)

De même que l'autobiographie moderne et le journal intime, la lettre du XIX<sup>e</sup> siècle devient cet espace d'écriture qui permet de voir comment le sujet moderne s'y donne à lire. Pourtant, ce qui distingue l'intime épistolaire de l'intime journalier ou autobiographique est, avant tout, l'acte de communication. C'est la raison pour laquelle il reste à préciser la position qu'occupe l'autre dans le discours de l'intime épistolaire.

### Sur l'adresse et le destinataire

Qu'est-ce que l'adresse d'une lettre? Qu'en est-il de la destination en général et de l'adresse plus particulièrement, au-delà de l'expédition, des trajets et des visées d'une lettre? Nombreux sont les critiques qui, dans leurs interprétations de l'épistolaire moderne, mettent en évidence qu'il est bien facile de mêler, d'embrouiller les pistes de l'adresse; de court-circuiter les prétdenus destinataires jusqu'à s'envoyer à soi-même les missives apparemment écrites pour d'autres dans le but de devenir son propre légataire. Un tel modèle d'interprétation critique s'inspire, en grande partie, des références de Deleuze et de Guattari, aussi bien que de celles de Derrida. C'est que Deleuze et Guattari proposent, à l'exemple des lettres de Kafka, une lecture qui "vampirise" le destinataire:

Les lettres sont un rhizome, un réseau, une toile d'araignée. Il y a un vampirisme des lettres, un vampirisme proprement épistolaire. Dracula, le végétarien, le jeûneur qui suce le sang des humains carnivores, a son château pas loin. Il y a du Dracula dans Kafka, un Dracula par lettres, les lettres sont autant de chauves-souris. Il veille la nuit, et le jour s'enferme dans son bureau-cercueil . . . Kafka-Dracula a sa ligne de fuite dans sa chambre, sur son lit, et sa source de force lointaine dans ce que les lettres vont lui apporter. . . Les lettres doivent lui apporter du sang, et le sang lui donner la force de créer. . . Un flux de lettres pour un flux sanguin. (53-54)

Derrida, quant à lui, établit un concept que l'on pourrait qualifier de l'"a-destination" épistolaire:

Entends-moi, quand j'écris, ici même, sur ces cartes postales innombrables, j'anéantis non seulement ce que je dis mais l'unique destinataire que je constitue, donc tout destinataire possible, et toute destination. . . Les destinataires sont morts, la destination c'est la mort. . . Et tu es, mon amour

unique, la preuve, mais vivante justement, qu'une lettre peut toujours ne pas arriver à destination, et que donc jamais elle n'y arrive. (1980, 38-39)

Tous ces travaux critiques, si inspirants qu'ils soient, réduisent pourtant la spécificité "dialogique"<sup>14</sup> de l'épistolaire moderne: toutes les correspondances, même les plus intimes, supposent inévitablement "une agitation de papier en deux voix" (Reid 1995, 191). En tant que *discours des absents*, la lettre contient un appel, attend une réponse, annonce ou poursuit un dialogue, et partant, assure une communication entre deux personnes. De ce point de vue, l'intime épistolaire est une pratique bien spécifique, justement parce que l'expression personnelle qu'on trouve dans une lettre est toujours affaire de communication adressée à autrui. La présence du destinataire dans l'acte même de l'écriture épistolaire pourrait être jugée, de prime abord, comme un obstacle à la spontanéité nécessaire de l'intimité. Le *commerce de l'autre*, quoiqu'il impose certaines limites, avive toutefois l'expression de soi. On pourrait dire que l'identité de l'épistolier s'approfondit et se complète dans la réciprocité de trois manières. D'abord, la situation de dialogue fortifie l'expression de soi puisque, comme le note Emile Benveniste, "la conscience de moi n'est possible que si elle s'éprouve par contraste" (260), c'est-à-dire par rapport à un "toi" qui, dans la lettre, remplit la fonction du destinataire. Envisagée sous l'aspect du dialogisme, la pratique épistolaire pourrait être considérée comme l'*événement créativement productif*, au sens bakhtinien du terme, puisqu'elle suppose "ce rapport d'une conscience à une autre conscience caractérisée justement par son altérité" (1984, 99). Ensuite, la présence de l'autre, dont la position est fixée par le pacte épistolaire, permet une relation interpersonnelle, un lien affectif entre l'épistolier et son destinataire. Finalement, exposé au regard de l'autre, l'épistolier est invité à se découvrir, recourant ainsi aux jeux des autoreprésentations. Ces *mises en scène de soi par soi* sont également un effort authentique de la part de l'épistolier de se construire à travers le discours épistolaire.

Fonctionnant sur un mode personnel, la lettre énonce, donc, un "moi" (celui de l'épistolier), un "toi" (celui du destinataire), mais aussi un "on," à savoir le discours social de l'époque qui rend, d'ailleurs, tout texte (épistolaire) intelligible. Composé de clichés, de lieux communs, de savoirs disciplinaires, le discours social est à la fois médiateur et producteur des représentations collectives qui, pour leur part, articulent et limitent des représentations personnelles. L'intime épistolaire, comme

---

<sup>14</sup> Marc Buffat note: "Qu'est-ce qui spécifie la lettre par rapport à d'autres formes de discours? Peut-être ceci: elle implique réponse de la part de son destinataire—la non-réponse n'étant qu'un cas particulier de réponse" (38).

toute pratique textuelle, ne saurait prendre son sens qu'à travers le discours social: l'expression de soi, si intime qu'elle s'affirme dans une lettre, se construit toujours par rapport aux modèles déjà donnés, préconstruits, *dans et par* le code socioculturel de l'époque.

## Quelle lecture pour l'intime épistolaire?

À partir de cette synthèse théorique et historique, dont le but consistait à contextualiser les notions de l'intimité et de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle, il convient maintenant de préciser la démarche heuristique qui fondera cette étude de l'intime épistolaire. Pour mieux préciser le profil de la lecture qu'elle propose, ses objectifs seront présentés, d'abord, d'une manière négative. Il ne s'agit pas de lire l'intime épistolaire dans une perspective documentaire; comme l'a déjà remarqué Benoît Melançon, ce type d'analyse, qui a été très largement pratiqué jusqu'ici, refoule la lettre dans un lieu de pré-texte ou de hors-texte (1996, 19). Il n'est pas question non plus d'adopter une approche psychanalytique, qui expliquerait comment la lettre, texte destiné à l'autre, se transforme en lieu d'investissement de l'Autre. Le fantasme psychanalytique, dont une lettre se fait porteuse, restera également hors de notre attention. Enfin, il ne s'agit pas d'interpréter l'intime épistolaire d'une manière phénoménologique, ou bien métaphysique, bien qu'il faille remarquer que l'idéalisme philosophique ait inscrit ses traces dans le courant intimiste de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Contrairement à toutes ces approches—dont il faut certainement apprécier la pertinence et l'importance—cette lecture de correspondances de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ne s'attachera qu'à explorer les propriétés génériques de la lettre qui produisent le sens de l'intime épistolaire. Ainsi son objectif principal sera-t-il de formuler, par un examen textuel et culturel, une définition du *genre* de l'intime épistolaire de l'époque en question.

Mais, qu'entendre sous la notion de “genre”? La théorie littéraire ne se contente pas d'étudier, comme la critique, les textes existants. Elle dépasse le cadre de la description d'un texte particulier pour fonder une typologie de formes, de catégories littéraires et de types de discours—en déduisant ceux-ci d'une théorie générale du fait linguistique et littéraire. Elle retrouve ainsi le vieux terme de “genre,” mais la détermination de celui-ci est moins l'affaire d'un classement subtil et cohérent que la clé de la compréhension du texte par rapport à un ensemble de principes et de normes formels. À cet égard, Jean-Marie Schaeffer remarque:

En réalité, aucun texte littéraire ne saurait se situer en dehors de toute

norme générique: un message n'existe que dans le cadre des conventions pragmatiques fondamentales qui régissent les échanges discursifs et qui s'imposent à lui tout autant que les conventions du code linguistique. (339)

Dans cette optique, le genre apparaît comme une classe de textes dont la spécificité repose sur un ensemble précis de “conventions constituantes” (Schaeffer) ou, pour mieux dire, sur une série minimale de traits textuels distinctifs. Aborder un *genre*, c'est aussi prendre en considération sa *poétique*, puisque la notion de poétique—au sens le plus courant du terme—renvoie aux “principes textuels” qui règlent les œuvres d'un écrivain particulier, d'un courant littéraire, ou bien d'un genre littéraire (Melançon 1996, 6-8). Un bon nombre d'études littéraires se sont déjà donné pour tâche de constituer *des* poétiques particulières—telles “la poétique de Dostoïevski,” “la poétique symboliste” ou “la poétique de la lettre familiale au XVIII<sup>e</sup> siècle”—illustrant ainsi la spécificité textuelle d'un genre.<sup>15</sup>

Une poétique de l'intime épistolaire de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle devrait, donc, représenter la conception de la lettre de son époque, quoique certaines “constituantes génériques” puissent dépasser la période en question.<sup>16</sup> C'est que tout genre littéraire est défini par sa transhistoricité, comme le précise Mikhaïl Bakhtine:

Le genre, par sa nature même, reflète les tendances les plus stables, “éternelles” de l'évolution littéraire. Il conserve toujours des éléments immortels d'*archaïsme*. Mais cela au prix d'un renouvellement perpétuel, d'une modernisation si l'on peut dire. Le genre est toujours le même et autre, toujours vieux et nouveau en même temps. Il renaît et se renouvelle à chaque étape de l'évolution littéraire. . . . Il représente la mémoire artistique à travers le procès de l'évolution littéraire. (1970a, 150-51)

---

<sup>15</sup> Dans la terminologie de la critique littéraire, la poétique apparaît comme un terme polysémique. Le premier sens renvoie à l'art et la science de la poésie; dans son deuxième sens, la poétique désigne une théorie immanente de la Littérature (la *Poétique* d'Aristote en sert d'illustration); le troisième sens de la poétique (le plus commun) se situe dans une réflexion sur des œuvres particulières (par exemple: “la poétique réaliste”). Voir Gérard Dessons, *Introduction à la poétique*; Marc Angenot, *Glossaire pratique de la critique contemporaine*; Benoît Melançon, *Diderot épistolier*.

<sup>16</sup> Dans son ouvrage *Diderot épistolier*, Melançon forme une “poétique de la lettre familiale au XVIII<sup>e</sup> siècle.” Il note: “Toute poétique, dans cette acceptation, est historique. De ce point de vue, l'on dira que la constitution de la poétique de Diderot épistolier a pour objectif de participer à l'élaboration d'une poétique de la lettre familiale au XVIII<sup>e</sup> siècle” (7).

Pour être en mesure d'examiner la “spécificité générique” de l'intime épistolaire, un appareil méthodologique et un choix de corpus s'imposent. Du point de vue méthodologique, les propriétés génériques de l'intime épistolaire seront définies par trois types d'analyses (thématique, rhétorique et pragmatique),<sup>17</sup> retravaillées dans une perspective sociodiscursive. Le but de l'approche thématique est d'établir les réseaux des thèmes et des motifs qui se donnent pour constants dans le contenu fragmentaire des correspondances de l'époque. La récurrence thématique permettra de formuler une topique épistolaire qui comprend, entre autres, les nouvelles de la santé, de l'argent et du loisir. Par ailleurs, l'approche thématique indiquera certains modèles d'écriture épistolaire qui se réalisent, par exemple, dans la lettre d'amour, la lettre de consolation ou la lettre-confession. Quant à l'analyse rhétorique, elle se donnera deux objectifs. Premièrement, elle questionnera l'influence des Secrétaires épistolaires sur la lettre de l'époque. Par conséquent, on verra que ce genre de manuels a contribué, d'une manière significative, à former le mythe de l'épistolière, ou bien, à exercer un fort impact sur la rhétorique de la lettre d'amour. Deuxièmement, l'analyse rhétorique examinera des lieux communs et des stéréotypes qui travaillent l'intime épistolaire, et grâce auxquels les lettres s'intègrent au discours social de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est à travers le discours social qu'il devient possible de rapprocher les représentations intimes de l'épistolier et les références socioculturelles de l'époque.

Alors que les analyses thématique et rhétorique sont censées capter les formes textuelles de la lettre, la méthode pragmatique désignera, en revanche, certains usages et effets de la pratique épistolaire. En tant que discipline linguistique qui vise à appréhender les caractéristiques d'utilisation du langage, la pragmatique examine le côté performatif de tout acte langagier. Comme la fonction primordiale de la lettre est celle d'établir un contact et d'émettre un message,<sup>18</sup> il faut donc prendre en

---

<sup>17</sup> Selon Angenot, le terme *discours* est synonyme de *genre*. Chaque discours/genre se distingue par ses propriétés spécifiques, qui sont d'ordre thématique, rhétorique et pragmatique (1989, 93-95). Dans sa poétique épistolaire, Melançon adopte une approche thématique, rhétorique et pragmatique.

<sup>18</sup> Tout texte est évidemment caractérisé par sa fonction communicative. La fonction communicative de l'épistolaire se distingue pourtant de celle d'autres textes par deux caractéristiques. Premièrement, la lettre est toujours adressée à un destinataire identifiable (d'ailleurs, ce n'est pas dû au hasard que les lettres sont protégées par le droit au secret épistolaire, qui ne vise à rien d'autre qu'à sauvegarder l'identité du destinataire). Deuxièmement, la fonction communicative de la lettre est *toujours* inscrite à l'intérieur du texte épistolaire: la lettre exhibe constamment la situation de sa propre énonciation par une référence explicite aux

considération l'aspect communicatif d'une lettre avant d'analyser sa fonction intime. Sur ce point, Foucault note avec perspicacité:

[L]a missive, texte par définition destiné à autrui, donne lieu elle aussi à exercice personnel. . . La lettre qu'on envoie agit, par le geste même de l'écriture, sur celui qui l'adresse, comme elle agit par la lecture et la relecture sur celui qui la reçoit. (1983a, 423)

Selon Foucault, l'écriture épistolaire s'ouvre à différentes pratiques d'individuation, développant une “technologie de soi” à travers la communication. L'aspect pragmatique de l'épistolaire joue, dans l'optique foucaldienne, un rôle important dans la constitution de la subjectivité, autant pour l'épistolier que pour le destinataire.

Une recherche portant sur l'intime épistolaire affronte nécessairement un nombre de problèmes concernant le corpus qu'elle se propose d'étudier. Le “matériaux” épistolaire est presque toujours lacunaire: certaines lettres ne sont pas accessibles—soit parce qu'elles sont détruites ou perdues, soit parce qu'elles appartiennent encore à des collections familiales non publiées. Dans cet ouvrage, la lecture de l'intime épistolaire se fera sur des lettres qui sont disponibles publiquement, dans les bibliothèques et les correspondances intimes publiées.

Tout lecteur de correspondances connaît bien les deux types d'éditions de lettres; dans mon corpus, les “correspondances croisées” cherchent à reconstruire un dialogue épistolaire, comme c'est le cas avec le recueil de lettres entre Gustave Flaubert et George Sand (échangées dans la période de 1866 à 1876), ou entre Alphonse Daudet et Edmond de Goncourt (de 1874 à 1896); par ailleurs, il existe des “correspondances générales,” que j'ai utilisées soit dans leur édition intégrale (telle la correspondance de Guy de Maupassant qui s'étend de 1862 à 1891), soit selon une période choisie, comme dans le cas de la correspondance de Zola (lettres écrites de 1858 à 1862), d'Isabelle Eberhardt (de 1895 à 1900), de Baudelaire (de 1850 à 1866) et de Flaubert (de 1850 à 1851). Les deux types d'éditions donnent un accès à la fois “monologique” et “dialogique” aux textes épistolaires, et mettent en évidence les différentes dimensions de l'écriture intime qui s'offrent à la réception critique actuelle. Quant à la lettre d'amour, elle représente une situation épistolaire spécifique. Pour cette raison, le corpus fera principalement référence à l'anthologie des correspondances amoureuses de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>19</sup>

---

catégories de personne, de temps et de lieu. Sur la fonction dialogique de la lettre, voir notamment Algirdas Julien Greimas, *La Lettre, approches sémiotiques*.

<sup>19</sup> Il s'agit de deux anthologies de lettres d'amour: Danielle Volle, *Mots d'amour* et Marie-Antoinette Pacho, *Du temps où les hommes écrivaient des lettres d'amour*.

Il convient d'expliquer maintenant les raisons sur lesquelles s'est fondé le choix du corpus de cet ouvrage. Le premier critère était de rassembler un ensemble de lettres variées tant sur le plan de la thématique du contenu que sur celui du profil du destinataire: on y lira des lettres d'affaire ou de voyage, ainsi que celles qui circulent dans un réseau familial, amical ou professionnel. Le deuxième critère consistait à établir une hétérogénéité d'après l'écriture même des textes épistolaires, qui différait d'un épistolier à l'autre. Cet ensemble varié de textes épistolaires ne fait que signaler, sous forme d'exemples, la souplesse générique de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle. Quoique le corpus risque d'apparaître comme surabondant,<sup>20</sup> c'est pourtant la nature même du genre épistolaire qui le justifie: “toute correspondance authentique contient des scories ou des ‘landes’”—écrit à ce propos Kristine Wingard (165). Le “déchet” de la correspondance, terme employé par Georges Lubin, éditeur de la monumentale correspondance de George Sand (180)—si l'on peut vraiment parler de déchet—implique d'abord l'aspect itératif et redondant du texte épistolaire. Sans négliger la signification que peut avoir le “déchet” d'une correspondance (soit pour l'enquête documentaire, soit pour la structure même du texte épistolaire), il est nécessaire de tenir compte de cette redondance qui est propre à l'épistolaire quand il s'agit de délimiter le corpus.

En outre, il ne faut pas non plus oublier le rapport qu'entretiennent les correspondances choisies avec d'autres textes de l'époque. Les lettres se rattachent d'abord aux lettres “fictives,” insérées fréquemment dans les romans de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Par exemple, l'usage de l'épistolaire qui apparaît dans le roman de Flaubert, *Madame Bovary*, la nouvelle de Maupassant, *Suicides*, et deux romans autobiographiques de Loti, *Le Mariage de Loti* et *Aziyadé*, offre une représentation littéraire de l'intime épistolaire de l'époque, ce qui renforce une analogie avec les correspondances étudiées. Ne voulant nullement simplifier la distinction entre une “vraie” lettre et une lettre “fictive”—distinction qui est très ambivalente puisqu'on trouve, dans les deux types de lettres, de l'imaginaire

En outre, trois correspondances amoureuses ont été ajoutées au corpus: Stéphane Mallarmé, *Lettres à Méry Laurent*; Victor Hugo, *Lettres à Juliette Drouet*; Juliette Drouet, *Lettres à Victor Hugo*.

<sup>20</sup> Par exemple, la correspondance Flaubert-Sand contient 422 lettres, celle entre Daudet et Goncourt, 637 lettres, tandis que la correspondance de Zola (dans la période de 1858 à 1862) ne contient que 46 lettres. Le nombre de lettres ne détermine pas nécessairement le volume du corpus, puisque la longueur de lettres varie considérablement.